



PONTIFICIA  
ACADEMIA  
SCIENTIARVM

# COMMENTARII

---

Vol. I

N. 1

---

ALBERT MICHOTTE VAN DEN BERCK

PANEGYRIQUE

DU

REV. ME PERE AGOSTINO GEMELLI O.F.M.

EX AEDIBVS ACADEMICIS IN CIVITATE VATICANA



PONTIFICIA  
ACADEMIA  
SCIENTIARVM

COMMENTARII

Vol. I - N. 1

pag. 1-24

## PANEGYRIQUE DU REV. ME PERE AGOSTINO GEMELLI O.F.M.

Les heures que nous allons vivre ici cette année, sont émouvantes parce qu'elles commémorent un événement culturel d'une importance considérable: la création par le Saint Siège, la plus haute autorité morale du monde, d'un Institut Pontifical représentatif de la science internationale, établissant ainsi une possibilité permanente de contacts directs entre la pensée religieuse et la pensée scientifique.

L'opportunité de cette fondation apparaît aujourd'hui plus clairement encore à un moment de l'histoire où les sciences positives se développent à un rythme stupéfiant, et où leur incidence sur la vie et sur la pensée humaines se fait chaque jour de plus en plus étendue, et de plus en plus profonde.

Hélas, celui qui a conçu, et voulu, cette oeuvre magnifique que fut la création de l'Académie Pontificale des Sciences, le Pape Pie XI, et ceux qui l'on aidé à réaliser son projet, le P. Gianfranceschi et le P. Gemelli, ne sont plus

---

Reverendissimus Pater Augustinus Gemelli O.F.M., a Pio Papa XI anno Domini 1936 in "Motu Proprio" de Pontificia Academia Scientiarum" primus renuntiatus Praeses, usque ad extremum vitae in eodem mansit munere. Commemorationem edimus quam, die 26 mensis octobris in Sessione Plenaria anni 1961, Academicus Pontificus ALBERT MICHOTTE VAN DEN BERCK tenuit.

là pour recevoir nos hommages, mais notre pensée se reporte vers eux toute chargée de reconnaissance et d'admiration.

On m'a fait l'honneur de me confier la tâche d'évoquer ici la grande figure de notre premier Président, et je suis heureux d'avoir ainsi l'occasion de rappeler ce que fut la vie de l'un de ces hommes rares, dont l'humanité a le droit de s'enorgueillir et le devoir de vénérer la mémoire.

Car c'était vraiment un homme extraordinaire que Gemelli; homme multiple: d'abord propagandiste socialiste, puis médecin, moine et prêtre, éducateur, sociologue, philosophe, criminologiste, historien, savant biologiste et psychologue, fondateur d'université et de nombreuses autres institutions, orateur et écrivain d'une fécondité incroyable, polémiste redoutable! Six volumes et quantité d'articles de revues et de journaux ont déjà été consacrés à l'homme et à son oeuvre, et constituent une documentation grâce à laquelle j'ai pu compléter mon information personnelle, mais qui est loin encore d'épuiser le sujet!

Notre premier contact remonte à l'année 1909. Il n'avait que trente ans, et cependant, son passé était déjà riche des expériences les plus diverses. Au cours de ses études de médecine, il s'était adonné à la recherche sous la direction de Golgi et s'était consacré à l'étude de l'histologie fine du système nerveux. Mais déjà la science n'était pas sa seule préoccupation; épris d'un idéal de justice sociale, d'une part, et ayant reçu, d'autre part, une formation purement positiviste et matérialiste, il s'était lancé dans la politique, dirigeant un journal d'extrême gauche, « La Plèbe », et n'avait pas craint même de passer à l'action directe. Puis il conquiert son diplôme de docteur en médecine de la façon la plus brillante.

Seulement, un lent travail de fermentation intérieure s'accomplissait en lui. Il était tourmenté par les grands problèmes: des origines, de la vie, de l'homme, des sources de la

morale; et ses méditations l'amènèrent peu à peu à reconnaître que ni le positivisme, ni l'idéalisme, très répandus en Italie, n'étaient en mesure de donner une réponse valable à ces énigmes.

Et c'est alors, en 1903, que se produisit un double coup de théâtre, celui de sa conversion au catholicisme et, presque simultanément, celui de son entrée dans le plus humble des ordres religieux, l'ordre des Franciscains.

Je me rappelle comme si elle datait d'hier, notre première rencontre; j'étais allé le voir dans un vieux petit couvent Milanais dans lequel il résidait alors, et dès ce jour est née entre nous une amitié qui a duré un demi-siècle et à laquelle je dois, sans aucun doute, le rare privilège d'avoir été appelé à siéger dans cette Académie, dès sa fondation.

Une chose surtout m'avait fortement impressionné lors de cette visite; c'était le contraste frappant, violent même, entre ce jeune savant qui semblait follement épris de recherche scientifique, et dont le renon commençait à s'étendre dans les milieux internationaux compétents, et d'autre part, cette tunique de moine mendiant qu'il portait; et surtout le cadre dans lequel il vivait. Ce cadre était sans doute touchant par sa pauvreté, par sa poésie, par la paix, et la sérénité, qui s'en dégageaient; mais il semblait si étranger à l'esprit de la recherche scientifique!

Ce contraste n'était cependant pas fortuit. Il répondait en réalité à quelque chose de profond dans la nature de Gemelli. Alors en effet que ses convictions religieuses étaient celles d'un intellectuel de grande classe et qu'elles s'appuyaient sur une base rationnelle solide, sa piété était, et est toujours restée, simple, presque naïve, une piété qui avait toute la fraîcheur des Fioretti, et qu'on ne se serait certes pas attendu à trouver chez un homme porteur d'un passé

comme le sien. Mais, et ses amis le savaient bien, il avait gardé malgré tout une âme d'enfant, s'amusant d'un rien, compagnon jovial et plein d'entrain; il aimait à partager les récréations et les jeux de ses jeunes confrères et même, ne dédaignait pas, lorsque les circonstances s'y prêtaient, de se livrer à d'innocentes plaisanteries à leurs dépens.

Du reste, sa personnalité était déconcertante sous bien d'autres rapports. Ainsi, il a confessé dans une lettre à un de ses collègues, qu'il avait toujours été un grand timide, et qu'il avait dû lutter toute sa vie contre ce trait de son caractère. Qui se serait attendu à pareille déclaration de la part d'un homme qui a eu toutes les audaces? Celle de l'étudiant qui allait se battre sur les barricades, puis, après sa conversion, celle du médecin qui, lors d'une controverse fameuse au sujet de Lourdes, se dressait contre la majorité du corps médical de son pays, au risque de compromettre sa réputation d'homme de science; et plus tard, l'audace du fondateur d'une université catholique à laquelle il voulait assurer un niveau culturel égal à celui des plus grandes universités et qu'il prétendait faire reconnaître par l'État, en dépit de difficultés qui paraissaient insurmontables.

Autre contraste: tous ceux qui l'ont vu à l'oeuvre savent qu'il avait un caractère extrêmement autoritaire, parfois même dur, et assez pénible à supporter pour ses collaborateurs et ses élèves, ce qui lui avait valu le surnom, devenu célèbre, de « *Terrore magnifico* » plutôt que « *Rettores Magnifico* »!

Mais il pouvait aussi se montrer le maître et l'ami le plus délicat, le plus affectueux, le plus doux, le plus compréhensif; et qui plus est, le religieux le plus obéissant, se soumettant avec une humilité tout évangélique aux décisions des supérieurs de son Ordre, alors même qu'elles allaient à l'encontre de ses vues personnelles. On rapporte à ce propos que, lorsque le Souverain Pontife lui proposa de l'élever à la

dignité épiscopale, afin de lui assurer plus de liberté d'action, il déclina cet honneur, voulant rester sous l'obédience de ceux auxquels il s'était volontairement soumis en revêtant l'habit de St. François.

Tout cela est, au fond, le signe d'une extrême maîtrise de soi; et un homme de cette trempe devait nécessairement être un homme d'action; mais un homme d'action dont les oeuvres étaient toujours inspirées par un idéal supérieur. Aussi, lorsqu'on tente de comprendre ce qui réalisait l'unité de sa personnalité, malgré ses contradictions apparentes (et c'est pourquoi j'ai insisté sur celles-ci), un fait s'impose, c'est qu'il avait une âme d'*apôtre*. Apôtre, il l'a été dans toute la force du terme par la générosité de son renoncement aux biens de ce monde; et il l'a été dans toutes ses activités: apôtre de la religion; apôtre de l'enseignement et de l'éducation; apôtre de la justice sociale; apôtre de la philosophie et de la science.

Il ne m'appartient pas de parler ici de son action religieuse ou sociale, ni même de son oeuvre pédagogique; et je me bornerai désormais à vous entretenir de ce que j'appelle son apostolat philosophique et scientifique.

J'ai dit déjà combien profonde avait été sa déception lorsqu'il se rendit compte de la stérilité du positivisme et de l'idéalisme. Aussi, quand il découvrit, au cours de sa préparation à la prêtrise, la philosophie traditionnelle, scolastique et aristotélicienne, et surtout le thomisme, ce fut pour lui une véritable révélation qui le remplit d'enthousiasme et qui marqua définitivement sa pensée. Il lui semblait avoir trouvé là, enfin, une philosophie qui était le couronnement des sciences, dont elle lui apparaissait comme la suprême synthèse, et une conception du monde, qui lui apportait la solution de ses problèmes. Il comprenait comment, grâce à la composition hylémorphique de la nature humaine, celle-ci pouvait être considérée comme le point de rencontre de la

matière et de l'esprit, et comment son unité substantielle pouvait s'accorder sans contradiction avec le dualisme de ses manifestations vitales, physiques-physiologiques d'une part, mentales-psychologiques de l'autre. Aussi se fit-il dès lors l'ardent protagoniste de cette philosophie, qu'il tâcha de répandre par tous les moyens dont il pouvait disposer.

Quant à son apostolat scientifique, il prit toutes les formes concevables: création d'institutions d'enseignement et de recherches théoriques et appliquées, contribution à l'érection et à l'organisation de notre Académie, fondation de sociétés savantes et de revues scientifiques, sans compter ni ses travaux personnels, ni son enseignement, ni la formation intellectuelle de ses disciples. Et quand je parle ici d'apostolat scientifique, il est un point essentiel sur lequel il importe d'insister: malgré son zèle de néophyte et son esprit profondément religieux, Gemelli a toujours affirmé avec la plus grande vigueur que la science devait être cultivée pour elle-même, en tant que recherche désintéressée de la Vérité, sans arrière-pensée de propagande ou d'apologétique. Ceci correspondait d'ailleurs entièrement aux vues du Saint-Siège, solennellement proclamées par le Pape Pie XI dans son fameux discours de janvier 1936, puis dans le *Motu Proprio* de la même année, qui constitue la charte de fondation de notre Académie.

La création de l'Université Catholique du Sacré Coeur, à Milan, fut sans contredit l'oeuvre maîtresse de Gemelli.

L'idée d'une pareille institution hantait depuis longtemps déjà l'esprit des catholiques italiens; mais elle se heurtait à tant d'obstacles de tous ordres que l'on ne pouvait guère entrevoir la possibilité de sa réalisation.

Et cependant, Gemelli, que Toniolo, le grand promoteur des oeuvres sociales avait, sur son lit de mort, chargé de continuer la lutte qu'il avait entreprise lui-même en ce sens, arriva, avec le puissant appui du pape Benoît XV, à réaliser

l'impossible, et dès 1921 la nouvelle Université ouvrait ses portes.

La tâche avait été dure car, outre les difficultés d'ordre matériel : finances, locaux, installations techniques, équipement de laboratoires, etc. il y en avait d'autres, bien plus grandes. Il était évident en effet qu'une université confessionnelle libre, pour étudiants laïques aussi bien qu'ecclésiastiques, ne serait viable et ne pourrait remplir pleinement sa mission qu'à la double condition, que son corps enseignant soit de premier ordre, et que l'Etat reconnaisse les diplômes qu'elle délivrerait.

Or Gemelli parvint à s'assurer le concours de professeurs qui avaient déjà acquis une solide réputation, non seulement en Italie, mais même sur le plan international. Et quant au second point, qui était plus délicat encore, il dut livrer de rudes batailles avant d'arriver à ses fins, mais il y arriva ; et les statuts de la nouvelle Université catholique furent approuvés par le Gouvernement Italien en 1924. Ceci était le signe d'une évolution profonde des idées dans les milieux officiels, évolution à laquelle Gemelli avait largement contribué d'ailleurs, et c'était aussi une grande victoire remportée sur tous les extrémistes, tant de droite que de gauche.

Il va de soi que l'on ne pouvait créer d'emblée une université complète. Aussi celle-ci ne comprenait-elle à ses débuts que deux Facultés : le droit et la philosophie et lettres. Mais bientôt y furent adjointes une Faculté dite du Magistero, c.à.d. une sorte d'École normale supérieure, et une Faculté des sciences économiques et sociales ; et plus tard, une Faculté de pédagogie à Castelnuovo Fogliani, pour religieuses enseignantes ; puis une Faculté d'agronomie à Piacenza ; et enfin, peu de temps avant sa mort, Gemelli eut la joie d'apprendre que son projet d'érection d'une Faculté de médecine avait été approuvé par les pouvoirs publics.

Cette Université a été ainsi l'aboutissement de toute une

vie d'études et de démarches préparatoires, de luttes et d'efforts poursuivis sans relâche pendant quarante années!

Mais parmi les différentes Facultés, c'était naturellement celle de philosophie à laquelle Gemelli portait le plus d'intérêt. Il y voyait le moyen d'introduire dans la formation supérieure des étudiants laïques cette philosophie Thomiste qui lui était devenue si chère, et de lui assurer de cette façon une large voie de pénétration dans la pensée contemporaine en Italie. Aussi s'inspira-t-il des directives que le Pape Léon XIII avait données au Cardinal Mercier, alors professeur à l'Université de Louvain, lorsqu'il le chargea de créer un Institut de Philosophie Thomiste à cette université.

C'est ainsi, notamment que le programme des études de philosophie à l'Université Catholique comportait des cours de biologie et de psychologie expérimentale et, innovation plus sensationnelle encore en ce pays, des exercices pratiques de ces sciences, auxquels les philosophes devaient prendre part, dans des laboratoires annexés à la Faculté.

Ces laboratoires étaient, du reste, ceux dans lesquels Gemelli poursuivait ses recherches personnelles et dirigeait celles de ses élèves. Aussi est-il superflu de dire qu'ils furent l'objet de ses soins les plus attentifs. Il en fit d'incomparables instruments de travail. Toujours à l'affût des nouveautés scientifiques, dès qu'une technique était inventée, dont il croyait qu'elle pouvait lui être utile, il l'appliquait à l'étude de ses problèmes, et il arriva ainsi à créer un équipement d'appareils qui provoquait par sa richesse et par sa diversité, l'étonnement et l'admiration de tous les visiteurs de son Université. On y trouvait les procédés de recherche les plus récents, en matière d'électro-biologie, de neuro-physiologie, de chronophotographie, d'électro-acoustique; tous les dispositifs d'enregistrements et de mesures électroniques, et tout cela disposé dans des locaux spécialement aménagés afin d'isoler les instruments des influences extérieures. Bref, ce labora-

toire était, et est encore sans doute, l'un des laboratoires de psychologie les mieux équipés du monde.

Mais, homme d'action toujours, Gemelli ne pouvait évidemment se contenter de recherches purement théoriques et il adjoignit bientôt au laboratoire de psychologie divers centres destinés aux applications de cette science: un centre de psychotechnique et de sélection, destiné tant au personnel ouvrier, qu'au personnel dirigeant, dans les industries; un centre d'orientation professionnelle scolaire; et enfin un centre de psychologie clinique.

Toutes ces installations furent malheureusement endommagées, sinon complètement détruites, pendant la deuxième guerre mondiale au cours du bombardement de Milan en 1943. Mais Gemelli n'était pas homme à pleurer sur des ruines. Il entreprit immédiatement l'oeuvre de reconstruction, et bientôt une vie intense reprenait dans ses laboratoires totalement restaurés et rééquipés.

La fondation de l'Université Catholique est, incontestablement, une oeuvre de haute portée culturelle, à laquelle tous les hommes de science doivent rendre hommage, aussi bien les représentants des sciences morales que ceux des sciences positives. Mais ces derniers ont une autre dette vis-à-vis de Gemelli, à raison du rôle important qu'il a joué dans la création de l'Académie Pontificale des Sciences.

Lorsqu'il s'est agi de procéder à la réalisation de Son grand projet, le Pape Pie XI avait fait appel à la compétence de l'illustre Père Gianfranceschi, qui poursuivit pendant plusieurs années les travaux préparatoires que nécessitait une oeuvre de pareille envergure, mais qui mourut prématurément, hélas! avant d'avoir pu l'achever.

Personne, mieux que Gemelli, ne s'indiquait pour reprendre sa succession; aussi, le Saint-Père n'hésita-t-Il point à la lui confier. Et, malgré les charges écrasantes qu'il assumait déjà, celui-ci se mit immédiatement au travail,

puissamment aidé par le Dr. Salviucci, qui avait été l'assistant et le collaborateur du Père Gianfranceschi et qui, en sa qualité de Chancelier de l'ancienne Académie des Nuovi Lincei, en connaissait tous les arcanes et toutes les traditions. Aussi l'organisation de la nouvelle Académie Pontificale des Sciences était-elle chose faite dès 1936, et son inauguration solennelle put avoir lieu le 1<sup>er</sup> juin 1937.

Qu'il me soit permis de rendre aujourd'hui un hommage spécial de reconnaissance à notre Chancelier Pietro Salviucci qui, depuis vingt cinq ans, se dévoue inlassablement au service de la science, dans le cadre de notre Institut.

Mais un problème difficile se posait: celui du genre d'activités auxquelles allait se consacrer notre Académie, car il fallait trouver une forme possible de collaboration, en dépit de la dispersion de ses membres disséminés dans le monde entier. Après avoir recueilli les suggestions faites à ce sujet par les académiciens, Gemelli décida d'accord avec son Conseil, d'organiser, à l'occasion de séances plénières plus ou moins espacées, des « Semaines d'étude » qui constituent sans aucun doute l'activité la plus originale de l'Académie.

Le but essentiel de ces Semaines était de réunir dans la Cité du Vatican, pendant quelques jours, un petit nombre de savants, membres de l'Académie, et d'autres, qui, ayant étudié spécialement une question particulièrement importante, étaient arrivés à des conclusions différentes. On leur fournirait ainsi l'occasion de discuter entre eux de la question, et de chercher ensemble à préciser en quoi, et pourquoi, leurs opinions étaient divergentes. Ils devraient, en outre, examiner s'il était possible d'arriver, soit à un accord partiel, soit, tout au moins, à entrevoir les méthodes à employer et les recherches à entreprendre pour aboutir à une solution.

Gemelli organisa quatre réunions de ce genre, qui se sont montrées très constructives, et dont les résultats ont donné lieu à d'importantes publications. Elles ont porté sur

le cancer, les microséismes, les oligo-éléments, et les populations stellaires; et la cinquième, actuellement en cours, comme vous le savez, est consacrée au problème des macromolécules.

En dehors de ces activités, l'Académie a été amenée à profiter de sa position unique au point de vue international, pour aider au rétablissement des relations scientifiques entre les pays belligérants après la dernière guerre. C'est ainsi qu'elle prit l'initiative, sous la présidence de Gemelli, de publier, peu de temps après la fin des hostilités, des rapports sur les progrès scientifiques réalisés dans les divers pays pendant cette période.

Université Catholique, Académie Pontificale des Sciences, telles sont donc les oeuvres majeures réalisées par Gemelli dans le domaine scientifique.

Mais l'enseignement et la recherche doivent nécessairement être complétés par des publications; et ici aussi, Gemelli a déployé une étonnante activité. Celle-ci s'est manifestée d'abord, après sa conversion, par la fondation, en 1909, de la « Rivista di Filosofia neo-scolastica », conçue à l'instar de sa soeur aînée, « La Revue de Philosophie néo-scolastique » de Louvain.

Puis, dans le domaine proprement scientifique, il fonda, en 1920, avec Kiesow, de l'Université de Turin, l'« Archivio di Psicologia, Neurologia e Psichiatria », dont la collection comporte à l'heure actuelle une vingtaine de volumes, de même que les « Contributi del Laboratorio di Psicologia », commencés en 1925, qui avaient pour objet comme leur nom l'indique, de publier les résultats des recherches entreprises à son laboratoire. A cela s'ajoutent l'imposante collection des « Acta » et des « Commentationes » de l'Académie Pontificale, et enfin, une revue de haute vulgarisation philosophique, scientifique et sociale, intitulée « Vita et Pensiero », fondée en 1914, et pour laquelle Gemelli avait une prédilec-

tion marquée. Il en fut, d'ailleurs, le collaborateur le plus assidu, car ses contributions personnelles comportent plus de trois cents articles, s'échelonnant depuis les débuts jusqu'en 1958, peu de mois avant sa mort. Et l'on demeure stupéfait, tant par le nombre de ces articles que par leur diversité. Nulle part ailleurs peut-être, ne se manifeste de façon aussi évidente la variété inouïe de l'intérêt de Gemelli ni l'étendue extraordinaire de son information. Il y a traité des problèmes touchant à tous les aspects de la psychologie, naturellement, puis des problèmes médicaux, physiologiques, biologiques, des problèmes d'ordre religieux et moral, historique, pédagogique, politique, social. Et aucun de ces articles n'était banal; il leur donnait à tous l'empreinte de sa personnalité,

Et quand on songe que tout cela ne représentait encore qu'une partie de ses activités, à côté de ses travaux scientifiques et de son action religieuse et sociale, ce n'est pas seulement de l'admiration que l'on éprouve, mais on a le sentiment de quelque chose de démesuré, d'énorme, dont il est difficile de se convaincre que cela puisse être. Et cependant cela a été!

Il est vrai que Gemelli possédait une rapidité extraordinaire de compréhension et d'assimilation, et une curiosité de savoir, sans bornes. Puis, il parlait et écrivait avec une facilité déconcertante et au surplus, c'était un bourreau de travail, méprisant le sommeil auquel il ne concédait que quelques heures avant l'aube. Enfin, il possédait au plus haut degré l'art de discerner dans son entourage ceux qui pourraient le mieux le seconder dans son travail, et le talent de leur apprendre à le faire avec le maximum d'efficacité.

Certains trouveront peut-être que j'ai bien tardé à parler de la production scientifique personnelle de Gemelli. Mais je crois que les services qu'il a rendus à la science par les créations dont il a été question jusqu'à présent, sont si émi-

nents, et qu'ils sont de nature à avoir des répercussions si étendues, qu'ils sont plus importants, d'un point de vue général, que ses propres travaux, quelle que puisse être d'ailleurs la valeur de ceux-ci.

Il n'est évidemment pas possible de les passer systématiquement en revue, et cela d'autant plus que l'on retrouve en ce domaine la même surabondance de production que dans les autres; je devrai donc forcément me limiter à retracer à gros traits sa carrière de chercheur.

Après ses premiers travaux sur l'histologie, Gemelli fit plusieurs séjours d'étude en Allemagne afin de compléter sa formation scientifique. Il y entra en contact avec toute une série d'hommes de grande valeur, Verworn, Nussbaum, Edinger, Hertwig, et surtout Hans Driesch, dont les tendances vitalistes l'impressionnèrent vivement. Et cela au point qu'il abandonna le terrain des recherches purement morphologiques, pour aborder celui de la physiologie, qui répondait mieux d'ailleurs au caractère dynamique de sa nature.

Le premier grand travail qu'il entreprit dans cette voie, en 1910, fut consacré à l'étude expérimentale des émotions, dont la théorie était fort débattue à cette époque, les discussions portant sur leur substrat physiologique, périphérique ou central. Ces recherches ont marqué un tournant décisif dans l'évolution scientifique de Gemelli, parce qu'il comprit alors pour la première fois, ainsi qu'il le dit dans son autobiographie, l'importance de l'aspect psychologique de la vie, et qu'il se rendit compte de la possibilité d'en faire une étude vraiment scientifique.

Ceci est d'autant plus surprenant que ses recherches avaient été faites sur des animaux, et qu'il avait utilisé des méthodes purement physiologiques et pharmacologiques; et l'on ne voit pas bien comment celles-ci pouvaient justifier la conclusion que le psychisme intervient dans le détermi-

nisme du comportement. Gemelli a compris la difficulté, du reste, car il mentionne lui-même qu'il fut sans doute influencé en cela par le point de vue de la philosophie scolastique. C'est là un aveu qui est à retenir, je pense, car il fournit l'explication de l'une des caractéristiques de sa psychologie.

Toujours est-il que c'est à partir de ce moment qu'il s'orienta vers la psychologie expérimentale, qui devait devenir son champ d'action préféré dans la suite.

Il s'appliqua donc à son étude, et séjourna dans ce but à Turin chez Kiesow (ancien élève de Wundt), qui était seul à l'enseigner à ce moment en Italie; et c'est là qu'il reçut une première initiation. Puis, il alla compléter sa formation chez Külpe, le célèbre inspirateur de l'École introspectionniste de Würzburg. Celle-ci jouissait alors d'une grande vogue, parce qu'elle semblait avoir ouvert de nouvelles voies à la psychologie, à la psychologie des processus supérieurs de la pensée et de la volonté, surtout, en la dotant d'une nouvelle méthode de recherche, dite méthode d'introspection systématique, qui paraissait pleine de promesses. C'est de cette époque que date la première oeuvre psychologique importante de Gemelli, son étude sur la méthode des « équivalents », et sur les processus de la « comparaison ».

Peu après, il fut nommé Chargé de cours à l'Université de Turin; mais bientôt éclata la guerre de 1914, et il fut mobilisé et versé dans les services de santé de l'armée. Son activité scientifique ne fut pas interrompue pour autant, d'ailleurs, car il ne tarda pas à fonder le premier hôpital psychiatrique de guerre et il y annexa bientôt un laboratoire de psychologie, destiné à la sélection du personnel militaire. Et, dès 1915, il commença à s'intéresser spécialement à la sélection des aviateurs, ce qui préluait à d'intéressantes études qu'il entreprit plus tard, après être devenu pilote

lui-même, sur la psychologie du vol dans ses rapports avec la perception de l'espace.

Lorsqu'il put reprendre son enseignement et ses travaux, après 1918, Kiesow était encore le seul représentant de la psychologie expérimentale en Italie. Cette psychologie rencontrait en effet de l'opposition de tous côtés en ce pays, aussi bien de la part des physiologistes que de celle des philosophes, tant matérialistes qu'idéalistes. Aussi fallut-il âprement lutter pour faire reconnaître l'autonomie de la psychologie comme science expérimentale, et son indépendance vis-à-vis de la philosophie. Ce fut l'oeuvre de Kiesow, de Gemelli, et d'autres, parmi lesquels notre ami commun Ponzo; et quand on compare la situation d'alors à ce qu'elle est devenue aujourd'hui, on peut mesurer l'étendue de l'action de ces premiers pionniers.

La position des psychologues à cette époque était du reste assez difficile à d'autres points de vue, plus graves peut-être que celui d'une opposition extérieure. En effet les conceptions de Wundt et de Külpe, dominantes au début du siècle, se trouvaient discréditées à la suite des critiques nombreuses, et justifiées, qu'on leur avait adressées; et d'autres tendances, nées peu de temps avant la guerre, s'étaient développées depuis lors, dans des voies malheureusement fort divergentes.

Il y avait d'abord la psychologie du comportement, devenue florissante en Amérique, et qui constituait une véritable révolution, en ce sens qu'elle répudiait la conception classique de la psychologie comme science de la vie mentale, de la vie consciente, et lui substituait celle d'une science des « conduites », des « comportements » susceptibles d'être étudiés d'une manière objective. Les mots « science du comportement » ont fait fortune, et tous les psychologues ont adopté cette formule, quitte à donner des interprétations fort

différentes de ce qu'ils entendaient par le terme « comportement », celui-ci ne devant pas nécessairement se réduire à des processus physiologiques « molaires » comme le voulaient les extrémistes, qui se rapprochaient par là de l'école Pavlovienne des réflexes conditionnels.

Ainsi, la célèbre école allemande de la psychologie de la Forme mettait l'accent sur l'importance du rôle joué dans la détermination du comportement par des « effets de champ » psychophysique, et sur la possibilité d'étudier ceux-ci par le moyen de la méthode de la phénoménologie expérimentale, combinant la rigueur de l'expérience, aux descriptions spontanées, naïves, des sujets. D'autre part, les théoriciens de cette psychologie soulignaient les analogies entre l'organisation structurale du champ phénoménal et celle de systèmes biologiques ou même physiques. Et ils tendaient à expliquer les propriétés des uns comme celles des autres, par le jeu des lois de la thermodynamique.

Une autre école était celle de la Psychanalyse Freudienne dont la théorie et la pratique commençaient à s'étendre considérablement, et qui attribuait la direction des conduites à l'action souterraine inconsciente d'instincts primitifs, plus ou moins camouflés sur le plan de la conscience.

Puis, il y avait encore les psychologues qui, usant surtout des méthodes des tests, des interviews et des questionnaires, ainsi que de l'observation de groupes, se consacraient soit à l'étude de la personnalité et de la motivation, soit aux problèmes si importants de la psychologie sociale.

Enfin, brochant sur le tout, la psychologie appliquée avait fait pendant la guerre, et à cause de la guerre, d'immenses progrès tant au point de vue de ses méthodes qu'à celui des résultats obtenus, et tout un champ d'activité s'offrait aux psychologues dans cette direction.

Ainsi qu'on le voit, le psychologue se trouvait confronté à ce moment avec une multiplicité de points de vue, et un

bouillonnement d'idées vis-à-vis desquels il devait nécessairement prendre position.

Quelle fut la réaction de Gemelli? On a dit qu'il s'était montré éclectique. Et il l'a été sans doute, dans le choix des problèmes qu'il a cherché à résoudre et qui touchent vraiment à toutes les branches, et à tous les aspects, de la psychologie. Il l'a été également dans l'emploi des méthodes, utilisant tantôt les enregistrements physiques les plus perfectionnés, et tantôt les données de la simple introspection, ou combinant les deux, selon la nature des questions qu'il désirait étudier.

Il se montra rebelle cependant à l'emploi des méthodes psychanalytiques et n'utilisa guère non plus celles de la psychologie sociale qui ne lui paraissaient pas suffisamment mûres, sans doute.

Le grand reproche qu'il adressait aux courants d'idées qui viennent d'être évoqués, était qu'ils « déshumanisaient » l'homme, en se refusant d'accorder en psychologie la place qui revient à ce qu'il y a de plus humain en lui, sa vie psychique, soit en ignorant systématiquement celle-ci, soit en la considérant comme essentiellement dépendante des lois physiques ou des instincts les plus bas. Et, quant à ce qui concerne ses vues personnelles au point de vue doctrinal, je crois qu'elles n'étaient nullement éclectiques. Il a toujours insisté au contraire, sur le principe fondamental de l'unité de l'homme et sur la nécessité d'étudier ses activités sous leur double aspect, extérieur et intérieur, celui de la physiologie et celui de la « conscience ». Ainsi que l'a fort bien dit l'un de ses anciens élèves, il cherchait toujours à formuler en termes de « subjectivité », les résultats considérés comme « objectifs » par les différentes écoles modernes de psychologie.

Mais ceci n'était pas sans danger, et de fait, la psychologie de Gemelli avait un caractère dualiste qui se rattachait

indubitablement à la conception scolastique de la nature humaine (on se rappellera qu'il l'avait insinué, lui-même, dans son autobiographie en 1952). De telle sorte qu'il a commis, semble-t-il, la faute qu'il avait combattue avec tant d'acharnement, de confondre parfois les points de vue de la psychologie expérimentale et ceux de la réflexion philosophique.

Et en effet, son dualisme pourrait difficilement se défendre contre les arguments de la critique actuelle des sciences, pour laquelle les seuls faits observables sur lesquels puisse s'édifier une psychologie vraiment scientifique, sont les conduites des sujets, et en particulier, ce qui est de toute première importance pour la psychologie humaine, leurs conduites verbales.

Ce reproche ne diminue nullement d'ailleurs, et il est utile de la souligner, la valeur des résultats expérimentaux de Gemelli; il n'atteint en réalité que son interprétation de certains d'entre eux.

Quant à ses recherches, poursuivies avec ses élèves pendant près de quarante ans, elles ont porté en grande partie sur les problèmes de la perception, auxquels ont été consacrés plus de 80 travaux de laboratoire; tandis que d'autres se rapportaient à l'étude des sentiments et de l'émotivité, aux réactions instinctives, à la motricité et à l'espace, et tout spécialement à la parole et au langage.

Ces dernières constituent sans contredit, les recherches les plus originales de toute l'oeuvre expérimentale de Gemelli. Il les a poursuivies avec acharnement pendant plus de vingt-cinq ans et jusqu'à la fin de sa vie, utilisant un outillage d'avant-garde qu'il avait réalisé grâce à toutes les ressources que l'électronique pouvait mettre à sa disposition. Aussi a-t-il recueilli, avec l'aide de ses collaborateurs, un grand nombre de données extrêmement intéressantes tant au point de vue de la psychologie qu'à celui de la phonétique.

Parallèlement à ces travaux d'ordre théorique, d'autres, innombrables encore une fois, ont été consacrés aux différentes branches de la psychologie appliquée, prolongeant ainsi, et élargissant son oeuvre de guerre. Et plus tard, lorsqu'un terrible accident l'eût rendu infirme, il se concentra presque exclusivement à ce genre de problèmes. Et il faut ajouter, ce qui est tout à son honneur, qu'il les envisageait toujours du point de vue de la dignité humaine, se refusant à voir dans la psychotechnique un simple instrument de l'augmentation de la production. Il la considérait au contraire comme un moyen d'améliorer les conditions du travail, et de satisfaire les aspirations légitimes de tous ceux qui s'y adonnent, qu'il s'agisse d'ouvriers, d'employés, ou de travailleurs intellectuels; comme un moyen enfin, d'organiser la société sur une base harmonieuse et juste.

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les services que Gemelli a rendus à la science.

On peut mesurer la fécondité de son oeuvre par les traces palpables qu'elle a laissées: l'Université Catholique avec ses instituts annexes; l'Académie Pontificale des Sciences; toute une bibliothèque d'écrits; et aussi la cohorte des jeunes chercheurs dont il a éveillé la vocation scientifique, et qui constituent pour une grande part la nouvelle génération des psychologues, en Italie.

Mais, à côté de cela, il y a la masse illimitée des traces invisibles qu'il a imprimées dans l'esprit de ceux qui l'ont connu et aimé, de ceux qui furent ses collègues ou ses élèves, de ceux pourquoi ne pas le dire? dont il fut le directeur spirituel, comme aussi de ceux qui furent ses adversaires.

S'il est vrai en effet, et il est vrai, que tout homme, quelque humble que soit sa condition, exerce fatalement une influence bénéfique où maléfique sur d'autres hommes, par

le seul fait des contacts qui s'établissent entre leurs mentalités et leurs émotivités, et s'il est vrai que ces effets se transmettent de proche en proche, par une sorte de contagion psychologique, et se propagent de génération en génération, que dire des répercussions infinies que peut avoir, dans l'espace comme dans le temps, une vie aussi multiple, aussi fouguese, aussi grande par sa poursuite de l'idéal, par son enthousiasme scientifique, par sa foi religieuse, qui fut celle de « l'apôtre », dont je viens d'évoquer l'impérissable mémoire?

BIBLIOGRAPHIE

« Vita e Pensiero ». Anno XLII, 1959, pp. 507-716.

Società editrice « Vita e Pensiero », Milano :

G. DALLA TORRE, *La grande meta*, pp. 76;

M. VIORA, *Padre Gemelli e l'Università Cattolica*, pp. 64;

R. ZAVALLONI, *Padre Gemelli educatore sociale*, pp. 172;

*Padre Gemelli psicologo*, pp. 189;

*Padre Gemelli sacerdote, medico, scienziato*, pp. 85;

*Padre Gemelli e i problemi del lavoro*, pp. 128.

FRANCESCO SEVERI, *L'Académie Pontificale des Sciences et le Père Agostino Gemelli*. « *Commentationes* ». Pontificia Academia Scientiarum. Vol. XVII, n. 7, 1961.